

quiert de son crime, l'assemblée répond: « Nous demandons votre appui et celui de *nos augustes empereurs*. Après que *leur* armée eût sacrifié aux dieux immortels, cet Émilien a été trouvé comme il pénétrait dans le temple . . . » (suit le récit du sacrilège; p. 18). *La réponse implique l'existence de deux empereurs*; de même p. 19, le préfet indigné de l'héroïsme du chrétien de s'écrier: « Voyez avec quelle fierté il nous parle. Retournez-le et frappez-le sur la poitrine pour qu'il sache que tous ceux qui n'obéissent pas aux lois *des empereurs* subissent pareil châtiment ».

Cette existence de plus d'un empereur ne se concilie pas avec la chronologie et l'histoire et nous nous demandons si la haine des chrétiens pour l'Apostat ne l'aura pas chargé d'un crime dont il était innocent et qui aura été commis bien avant lui sous des empereurs ennemis de la nouvelle religion. Néanmoins, si l'on tient à imputer ce martyr aux édits de Julien, peut-être pourrait-on voir dans ce pluriel la longue série des empereurs païens dont Julien avait repris la tradition, après le demi-siècle d'aberration impériale initiée par Galère en 311.

La question reste ouverte et nous souhaitons de la voir résoudre par le R. P. Pulpea, dont l'article considéré apporte une utile contribution à l'histoire assez confuse du christianisme daco-romain.

P. Năsturel

CONSTANTINESCU, N. A., *Originea și expansiunea Românilor. Privire istorică* (Origine et expansion des Roumains. Aperçu historique), Bucarest, Casa Școalelor édit., in-8°, 98 p. + 3 chartes.

Se basant surtout sur les études de N. Iorga, N. Drăganu et Th. Capidan, M. N. A. Constantinescu entreprend de nous exposer la question de l'origine et de l'expansion des Roumains. Établie dans d'autres conditions et pénétrée de l'esprit critique sans lequel on ne peut concevoir nulle recherche scientifique sérieuse, sa synthèse aurait réussi à constituer un bon guide pour quiconque préoccupe les difficiles questions de l'origine des Roumains, de leur continuité en Dacie, de leur expansion au Moyen-Âge roumain ou aux temps plus récents. Mais, malheureusement, dans les conditions dans lesquelles il a réalisé son travail, sans informations suffisantes et sans attitude critique devant les problèmes abordés, l'auteur de ce livre n'a réussi à nous présenter qu'une médiocre compilation, d'une valeur scientifique fort relative. Sans pénétrer profondément dans toute l'économie interne de l'ouvrage de M. Constantinescu, nous nous contenterons de mentionner les chapitres qui constituent le travail et de faire quelques petites observations de détail. Au premier chapitre, l'auteur s'occupe de l'origine du peuple roumain et de sa continuité en Dacie. Le second chapitre est consacré à l'expansion roumaine au Moyen-Âge en dehors des limites de la Dacie et accorde une attention particulière aux Daco-roumains (sic !) au sud du Danube, aux Macédo-roumains et aux Roumains occidentaux, ces derniers étant pour l'auteur les restes de la romanité pannonique (l'auteur dit: les pâtres de Pannonie), ensuite les Sirmiens, les Morlaques, les Vlaques de la Croatie centrale et d'Istrie, les Vlaques de Bosnie, Herzégovine, Monténégro et de l'ancienne Serbie. Une égale attention est accordée aussi à l'expansion vers le Nord et le Nord-Ouest (selon Nandriș et Drăganu) et vers l'Est. Le chapitre III traite de l'expansion des Roumains à l'époque moderne et étudie la situation des « Daco-roumains » de la rive droite du Danube, l'essor économique

des Macédo-roumains, le sort des Vlaques occidentaux, la dénationalisation des Vlaques des Carpathes nordiques, la frontière ethnique de l'Ouest (d'après St. Manciu) et termine par quelques pages vouées aux facteurs d'expansion dans la vie du peuple roumain.

Et maintenant, après avoir parcouru sommairement le contenu de la synthèse de M. Constantinescu, nous nous sentons obligés de faire, en passant, encore quelques menues observations afin que nos affirmations relatives à la valeur de son travail ne puissent pas passer pour des assertions gratuites, dénuées de tout fondement.

À la page 5 l'auteur situe au XII^e siècle tant les Assenides que les Corvins, bien que ces derniers soient, ainsi que tout le monde le sait, postérieurs de trois siècles aux premiers. L'évacuation de la Dacie est datée tantôt de l'an 275 (p. 12), tantôt de 271—275 (p. 13) ou de 272—275 (p. 14, d'après L. Homo), et finalement nous ne savons plus quand a été abandonnée la Dacie. Il eut été bon que l'auteur discutât les sources narratives latines et nous montrât que l'abandon de la Dacie s'est effectuée progressivement, en plusieurs étapes, de Gallien à Aurélien, ainsi que cela a été déterminé par la critique historique moderne. À la note 10 de la page 16, lorsqu'il cite les articles relatifs à la continuité publiés par la revue « Transilvania » de 1943, l'auteur oublie de proposer délibérément les preuves historiques y publiées par M. I. Moga en faveur de cette tant contestée question de la continuité. À la page 24 nous rencontrons le mot « piscupii » (« In Romaniile locale, luau loc, alături de juzi, la conducere: preoții și piscupii » = Dans les Romanies locales, prenaient place, à côté des « juzi », à la direction : les prêtres et les « piscupii »), dit l'auteur avec l'orthographe et la ponctuation qui lui sont propres. « Piscup » vient certainement de l'allemand Bischof qui a fourni Biskup à quelques langues slaves, d'où cet étrange « Piscup » de M. Constantinescu. N'aurait-il pas pu écrire plutôt « episcopi » (évêques)? À la page 25, dans un style romantique et avec l'ignorance totale des recherches plus récentes concernant le caractère de l'invasion des Slaves en Dacie et de la symbiose slavo-roumaine, l'auteur écrit : « La révolte de Phocas (602) permit aux autochtones de Dacie de se libérer de la pression des masses slaves qui se répandirent au delà du Danube. De cette façon cette pression slave (sic!) de la Dacie ancienne diminue... les Romanies populaires se fortifient et la roumanisation de la Dacie commence ». Plus loin l'auteur prétend que c'est à cette action, qui débute dans la première moitié du VII^e siècle, que se réfère la tradition de la chronique russe de Nestor sur « l'expulsion des Slaves de Dacie par les Volohi ». Nous observons d'abord que cette chronique de Nestor est de fait du Pseudo-Nestor, dont le nom est remplacé par la critique historique plus récente par celui plus général de *Pověst' vremennych lēt* ou par ceux d'*Ipatievskij* ou de *Lavrentievskij Spisok*. Mais laissons ces choses et voyons d'où l'auteur a tiré ce qui concerne l'expulsion des Slaves par les Roumains de Dacie. La note de la page 25 nous éclaire. Il s'agit du travail de M. Aurel Decei, *Românii din veacul IX—XIII în lumina izvoarelor istorice armenesti* (Les Roumains des IX^e—XIII^e siècles à la lumière des sources historiques arméniennes), dans *Anuarul Institutului de Istorie Națională din Cluj* (Annuaire de l'Institut d'Histoire Nationale de Cluj), VIII, pp. 427—432, que l'auteur cite d'ailleurs d'une façon tronquée. En contrôlant ce passage dans l'écrit de M. Decei, nous constatons que M. Constantinescu a falsifié ce qu'il a cité de M. Decei car il y est dit que

vingt-cinq tribus de Slavons de Dacie, remplacées par des Goths guerriers, ont franchi le Danube et ont occupé la Thrace, la Macédoine et d'autres pays. C'est tout et rien de plus. Mais M. Constantinescu, pour donner une base à son affirmation fantaisiste relative à l'expulsion des Slaves par les « Volohi » se permet d'ajouter en parenthèse, après le mot « les Goths », l'expression : « recte les Vlaques », laquelle ne figure pas dans le travail de M. Decei. À la page 26 il est question de : « *Les Vlachies rudes, à côté des Goths éphémères et des Slavies fraternelles* (c'est nous qui avons souligné). À la page 27 l'auteur affirme que l'empire romain aurait revêtu la forme byzantine seulement après 602, lorsque, de fait—ainsi que le dit ailleurs M. Gino Lupi—le caractère byzantin de l'empire romain d'Orient devient prégnant dès 529 lorsque Justinien supprima l'Académie paganisante d'Athènes qui était le dernier représentant de la culture classique. Ou peut-être Justinien n'a-t-il pas été empereur byzantin ? Page 28, notre auteur accorde un crédit total à la fantaisie de l'Anonyme en croyant au « pur (sic !) voïvodat de Gélou, en Transylvanie du Nord, avec capitale sur le Someș », et plus loin, à la page 29, au voïvodat de Ménemorut. Le Princeps Mercurius ultrasilvanus, mentionné par M. N. A. Constantinescu à la page 30, est selon l'auteur « un premier voïvode roumain ». Toutefois il oublie de nous révéler où il a pris cette identification sensationnelle. Page 32 on écrit « les groupements slavons » (= Scheile), ce qui est encore une simple invention de l'auteur. À la page 39 nous trouvons encore la fantaisiste « croisade dace » contre le torrent slave. L'auteur nous informe, à la page 40, que les Roumains ont préparé le terrain pour la christianisation des peuples voisins, depuis les Carpathes nordiques jusqu'au Pinde : Moraves, Slavo-Bulgares (Scheii), Serbo-Croates et Ruthènes. Et même, si les Magyars ont été orthodoxes, avant de passer au catholicisme sous Étienne, cela n'est pas dû seulement à la pression politique de Byzance mais également à l'influence exercée par les Roumains sur ces nouveaux conquérants. Nous avons reproduit presque textuellement les phrases de M. Constantinescu car elles nous montrent notre auteur comme le Galdi des Roumains. À la page 42, l'auteur attribue l'unité de langue du peuple roumain, dans tout l'espace sud-est, à la promenade des éléments pastoraux mobiles (sic !) du sein du peuple roumain, sur tout l'espace du Sud-Est européen. La vie pastorale aura certainement contribué à assurer l'unité linguistique des Roumains, mais à côté de ce facteur l'auteur aurait dû invoquer également l'état de régression culturelle, laquelle, sur d'énormes espaces, assure l'unité de langue. À la page 44 l'auteur nous parle de certaines « Vlachies danubiennes », de Dristra, Hârșova et Vicina, qui avaient à leur tête des « ducs » locaux : Tatu, Sesthav (sic !) et Satza (sic !), dont il affirme indirectement l'origine roumaine, bien qu'il ne s'agisse nullement d'un fait certain. À la page 52, le grand slaviste Miklosich est considéré comme tchèque, quoique slovène de Styrie. À la page suivante, M. N. A. Constantinescu, croyant avoir trouvé l'occasion propice de compléter le regrété Drăganu, ajoute aux toponymes roumains, cités par le philologue de Cluj à l'ouest de la Theiss, Titel, la capitale du duché, du IX^e siècle, de Salanus et, peut-être, Szombor. L'auteur aura pris le premier pour quelque diminutif de Titu, nom de personne, qui est à son tour un diminutif de Constantin, sinon le nom latin Titus. Nous ne savons pas ce qu'à pu inciter l'auteur à considérer le toponyme Titel comme étant d'origine roumaine. En revanche, pour Szombor l'auteur nous confie le motif qui l'a déterminé à le

considérer comme tel car il ajoute naïvement entre parenthèses: « il pourrait être dérivé de Sâmbure (noyau) ». À la page 54 nous rencontrons l'expression *caseus vlascescus*, pour lire *caseus valachicus* à la page 87. La première est exacte, le fromage des Vlaques des environs de Raguse pouvant être également nommé *caseus vlachescus*, ainsi que l'attestent les documents (v. Silviu Dragomir, *Vlahii și Morlacii. Studiu din istoria românismului balcanic* (Les Vlaques et les Morlaques. Une page de l'histoire du roumanisme balkanique), Cluj, 1924, p. 3). La seconde expression est une création de M. Constantinescu. À la page 57 l'auteur affirme que les Vlaques formaient une caste privilégiée, supérieure aux Serbes (!). S'il avait consulté le livre de M. Dragomir, l'auteur aurait évité tout une série d'affirmations non fondées. À la page 58 nous trouvons, véritable révélation, que les Istroroumains seraient partis des Monts Occidentaux vers le nord et le nord-ouest (!). À la page 59 l'auteur parle avec conviction des *Roumains* de Moravie = Valaska Mezerici (sic!) et de Silésie = Walachia (sic!) de Teschen-Bistritz. Ces affirmations nous rappellent les naïves constatations de T. Burada au sujet de ces prétendus Roumains. La forme sous laquelle le fait M. Constantinescu prouve que l'auteur n'est nullement au courant des recherches plus récentes concernant également cette question. À la page 63, notre auteur croit à l'origine roumaine des Brodnics (« c'était peut-être une population roumaine ») et des Bolochovènes, au sujet desquels il dit: « dont la nationalité ne fait plus de doute aujourd'hui ». Peut-être pour lui; mais il y a encore des chercheurs qui doutent du roumanisme des Brodnics et des Bolochovènes. Aux pages 75—76, nous apprenons de M. Constantinescu qu'il « y a eu trois voïvodats en Moravie et quatre en Silésie ». Il résulte du contexte qu'il est question des voïvodats des bergers vlaques. Bien qu'il l'ait empruntée à M. Nandriș, ni cette constatation et ni l'affirmation du caractère roumain des bergers vlaques de Moravie et de Silésie ne sont acceptées sans réserves par la critique historique. Aux pages 77—78, l'auteur considère roumains les Gorali ou Gorani (c'est-à-dire Valaques, dit-il), les Hutzuli ou Hutzani, les Lemki et les Boiki, quoique jusqu'à ce jour la science historico-philologique n'ait pas pu préciser définitivement leur caractère ethnique. De plus, l'auteur ne mentionne même pas les motifs pour lesquels il les considère roumains. À la page 84, selon notre auteur, les provinces illyriques étaient situées « entre la mer Adriatique, le Danube et la mer Noire » (!). Page 90 nous rencontrons parmi beaucoup d'autres, le passage suivant qui comprend tout autant d'aberrations qu'il compte de lignes: « Aux XVII^e et XVIII^e siècles se produisent les exploits des bandes de Haïdoucs à la frontière de la Crishana, dont le prototype avait été Baba-Novak dans l'épopée réelle de Michel le Brave ». À la fin du livre de M. N. A. Constantinescu nous trouvons une planche avec trois cartes en bonne partie fantaisistes.

Aux observations insérées ci-dessus on pourrait ajouter toute une série de remarques concernant la méthode, l'information, l'esprit dans lequel est écrit ce livre, les erreurs de transcription et les fautes d'impression, ainsi que bien d'autres choses. Nous les laissons de côté dans l'espoir que ce que nous venons de dire plus haut caractérisera suffisamment la synthèse du maître de conférences à l'Université de Bucarest. C'est un livre qui doit être utilisé avec beaucoup de circonspection et après un contrôle sérieux des affirmations de l'auteur. En dépit de notre regret de ne pas pouvoir partager la vision impériale de l'au-

teur au sujet de l'expansion de l'élément roumain en Europe centrale, orientale ou sud-orientale, nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître que sa tentative, que toute la peine qu'il s'est donnée pour trouver des Roumains même là où il ne peut même pas en être question, s'est soldée par un échec. Car nous n'avons considéré les choses qu'au point de vue de la science objective, les temps de la science patriotique, à l'exception du cas de M. N. A. Constantinescu, étant révolus depuis longtemps. À l'avenir la « Casa Școalelor » devrait être plus attentive lorsqu'on lui présente de tels ouvrages.

Mihail P. Dan

BĂNESCU N., *Un problème d'histoire médiévale: Création et caractère du second empire bulgare* (1185). (Institut roumain d'études byzantines), Bucarest, 1943, 93 p.

L'auteur analyse les opinions des savants étrangers concernant le rôle des « Vlaques » de l'Hémus (les Balkans) dans la formation du second empire bulgare, en 1185. C. Jireček¹, ensuite F. Uspenski², P. Mutaščiev³, V. Zlatarski⁴ et I. Duičev⁵ soutiennent que le nom de Vlaque donné aux chefs de la révolte de 1185 contre Byzance, révolte qui a entraîné la formation du second empire bulgare, doit être interprété comme couvrant une réalité nationale différente de celle des Valaques (Roumains). Selon ces historiens, les chroniqueurs de l'époque auraient fait une confusion voulue, entre ces Vlaques et les Bulgares; le nom d'Assen, du fondateur de la dynastie, dénoterait une origine coumane d'après les uns, russe à en croire les autres. En échange, d'autres historiens, tels N. Vasilievskij, dans son compte rendu du travail déjà mentionné d'Uspenskij⁶, et l'historien allemand R. von Höfler⁷, reconnaissaient l'existence des tribus valaques dans les Balkans, ainsi que l'origine roumaine de la dynastie ayant fondé l'État. M. Bănescu démontre que les écrivains byzantins, spécialement Nicéas Choniates qui constitue la source principale pour l'histoire de la fondation de cet empire, font une distinction claire entre Vlaques et Bulgares, mentionnant les deux peuples et montrent qu'Assen parlait « la langue vlaque ». L'origine roumaine des Assenides et le rôle des Vlaques de l'Hémus dans l'insurrection de 1185 et dans les guerres des deux décades suivantes sont montrés par des sources historiques contemporaines d'origine tellement différente (chroniques byzantines, françaises: Villehardouin, Henri de Valenciennes et Robert de Clary, allemande: Ansbertus, le pape Innocent III dans sa correspondance

¹ C. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876.

² F. Uspenski, *Obrazovanie vtorogo bolgarskogo Carstva*, Odessa, 1879.

³ P. Mutaščiev, *Proizhodd na Asênevci* (Makedonski Pregled, IV) Sofia, 1928.

⁴ V. Zlatarski, *Potekloto na Petra i Asêna, vodacite na vzâstamieto v 1185 god*, Sofia, 1933 (Académie Bulgare).

⁵ I. Duičev, *Prepiskata na papa Inocentia III*, dans le *Godišnik* de l'Université de Sofia, XXXIII, 1942.

⁶ *Jurnal na Ministerstva narodnago Prosveščenija*, juillet 1879.

⁷ R. von Höfler, *Die Walachen als Begründer des zweiten bulgarischen Reiches der Asseniden*, Vienne, Sitzungsberichte der Akad. der Wissenschaften, XCV, 1879.